

Études littéraires africaines

2000 ans d'Algérie 1, Carnets Séguier, Biarritz, éd. Séguier, juin 1998

Christiane Chaulet-Achour



Number 8, 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1042043ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1042043ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chaulet-Achour, C. (1999). Review of [*2000 ans d'Algérie 1*, Carnets Séguier, Biarritz, éd. Séguier, juin 1998]. *Études littéraires africaines*, (8), 77–78.
<https://doi.org/10.7202/1042043ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

ALGÉRIE

■ 2000 ANS D'ALGÉRIE 1, CARNETS SÉGUIER, BIARRITZ, ÉD. SÉGUIER, JUIN 1998

Ces "Carnets" se proposent de rassembler, sur un sujet donné, en prenant en considération la longueur historique algérienne, des contributions diverses. Le premier volume propose des contributions sur l'histoire, le juridique, la littérature, le cinéma ainsi que des créations inédites. Nous donnons le compte-rendu de l'article sur les langues en Algérie, pour situer les écritures littéraires.

■ Gilbert GRANDGUILLAUME, "Langues et représentations identitaires en Algérie", pp. 65-78.

Cet universitaire a déjà publié antérieurement, en 1983, *Arabisation et politique linguistique au Maghreb* (Maisonneuve et Larose). Le présent article est une excellente introduction à la question linguistique algérienne. Après avoir rappelé les termes dans lesquels le débat s'enlise, il rectifie le tir, en quelque sorte : "les langues renvoient à des lieux d'identifications multiples. Mais ces langues ne sont ni séparées les unes des autres, ni soustraites au changement. Par contre les références identitaires sont soumises à toutes sortes d'instrumentalisations sociales, idéologiques, politiques, qui jouent sur leur séparation et leur opposition". Son objectif est d'essayer de réfléchir sur les langues dans le "mouvement de la vie" et non dans celui du "politique" qui instrumentalise langue et identité. G. Grandguillaume commence par dresser le paysage algérien des langues à partir de 1830. Puis il en étudie l'utilisation politique avec le choix entre arabisation ou bilinguisme, choix fait par les institutions politiques en faveur du premier. La conséquence est la cohabitation et/ou l'opposition entre langue écrite et langues parlées pour ce qui est de l'arabe et la mise à l'écart du berbère. Dans une troisième étape, l'essayiste présente "la symbiose des langues" : "il n'est pas adéquat de dire que l'arabe fut "la langue de la souveraineté, lors de la guerre de libération, celle qui permet à un peuple de dire "Nous" en s'opposant au colonialisme qui parlait français..." En réalité, le français a été le colonialisme et la révolution (...) L'essentiel de la lutte, dans les médias et les institutions internationales, a été mené en français. La vraie langue de la résistance a été la langue parlée (arabe ou berbère)."

Langues de référence, langues intégrées à chaque geste du quotidien, langues conquises et assimilées à la réalité algérienne : ce mélange qui apparaît si obscur et complexe à qui s'intéresse à l'univers maghrébin au premier abord, est ici démonté, démontré ; une insistance particulière concerne les langues parlées. Revient en mémoire l'étude de Mostefa Lacheraf dont nous rappelons un passage : "l'aliénation même dont on a tellement parlé par la suite, était inconcevable dans ce domaine. Les Algériens n'ont jamais cessé de parler leurs langues populaires, d'y fonder et d'y enrichir un humanisme parallèle d'expression orale." (Cf. "Le

nationalisme et la culture en Algérie" in *L'Algérie, nation et société*, Maspero, Cahiers libres 71.72, 1965. Plusieurs rééditions depuis.)

■ 2000 ANS D'ALGÉRIE II, CARNETS SÉGUIER, BIARRITZ, ED. SÉGUIER, NOV. 1998.

Même profil que le volume précédent. Comptes rendus des articles sur les langues en Algérie.

■ Hugues DIDIER, "L'Algérie dans ses langues", pp. 47 à 71.

L'auteur, universitaire, a enseigné pendant dix-sept ans à Oran au département d'espagnol. Il est actuellement Professeur à l'Université Jean Moulin - Lyon III.

D'entrée de jeu, H. Didier relativise le cas de l'Algérie : "la rencontre du français et de l'arabe en Algérie aurait pu être aussi paisible que celle du finnois et du suédois en Finlande, ce dernier y ayant été introduit aussi par une conquête. Il n'en a rien été." La "pathologie" linguistique algérienne vient du surinvestissement idéologique des deux langues de culture savante, l'arabe classique et le français. "Le labyrinthe franco-algérien est fait de ces symbolisations contradictoires. Comment être libre dans la langue de l'autre, en tant que membre de son groupe d'origine, et comment l'être dans la sienne en tant qu'individu ?" (p. 47). A plusieurs reprises dans l'article, H. Didier rappelle sa position de résident et d'universitaire à Oran et affirme : "je n'ai pas rencontré en Algérie de francophone heureux." L'antagonisme et l'intrication franco-algériens doivent être analysés pour les temps actuels car le français est plus "une langue post-coloniale" qu'une "langue inter-européenne".

L'étude se déploie en quatre parties chronologiques :

- une francisation assez limitée (1830-1945) avec des faits regroupés pour prendre sens, du point de vue français, d'un bilan de la colonisation. Quelles sont les langues parlées ? Qui apprend la langue de l'autre ? Pour quelles raisons ? Quelles étaient les positions linguistiques de la minorité européenne d'Algérie ? H. Didier donne quelques exemples d'arabismes ou de gallicismes ou romanismes selon les langues.

- vingt ans d'école française (1945-1965). Quelques chiffres dont les plus éloquents : en 1955, moins de 10 % d'Algériens musulmans savaient plus ou moins lire le français.

- l'Etat algérien, démiurge linguistique (1965-1982). Il instrumentalise "dans son administration et jusque parmi ses ministres, le sentiment de culpabilité à la fois religieux et patriotique qui ronge intérieurement les Algériens francophones" (p. 59). H. Didier parcourt les omissions ou les arrangements que subissent l'histoire, la littérature, la mémoire algériennes pour les faire coïncider avec la dominante arabo-musulmane dont on rêve qu'elle soit exclusive : "Le but recherché par la politique d'arabisation entre 1965 et 1992 n'a pas été simplement la marginalisation ou